Document généré le 18 avr. 2024 06:41

Études littéraires africaines

DELISLE (Philippe), dir., *Bandes dessinées et religions : des cases et des dieux*. Paris : Karthala, coll. Esprit BD, 2016, 337 p., ill. – ISBN 978-2-81111-533-3

Pierre Halen

Numéro 43, 2017

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1040941ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1040941ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)
2270-0374 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Halen, P. (2017). Compte rendu de [DELISLE (Philippe), dir., *Bandes dessinées et religions : des cases et des dieux*. Paris : Karthala, coll. Esprit BD, 2016, 337 p., ill. – ISBN 978-2-81111-533-3]. *Études littéraires africaines*, (43), 191–194. https://doi.org/10.7202/1040941ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

phénomène dans sa globalité. Ici, seule V. Bragard propose une ouverture au comparatisme avec la BD anglophone.

Ces critiques n'entravent cependant pas les qualités des contributions, aussi intéressantes qu'agréables à lire. On ne peut qu'acquiescer à la lecture de l'introduction, lorsque Ph. Delisle écrit que la BD permet une « entrée postcoloniale [...] tout à fait stimulante » (p. 10). Et sans aucun doute, les différents articles montrent les potentialités artistiques, épistémologiques et politiques d'un médium multi-discursif en rapport avec de tels sujets. Que ce soit comme « archéologie coloniale » (p. 118), fiction « documentée » (p. 129) ou « critique » (p. 199), comme réceptacle de travaux de recherche postcoloniaux ou encore comme expression d'une voix politique transgressive, la BD se situe plus que jamais au cœur de mémoires coloniales conflictuelles. Le dossier thématique de la revue d'histoire *Outre-Mers*, dont nous recommandons vivement la lecture, contribue indiscutablement à en montrer la complexité.

■ Markus ARNOLD

DELISLE (PHILIPPE), DIR., *BANDES DESSINÉES ET RELIGIONS : DES CASES ET DES DIEUX*. PARIS : KARTHALA, COLL. ESPRIT BD, 2016, 337 P., ILL. – ISBN 978-2-81111-533-3.

Philippe Delisle enseigne l'histoire contemporaine à l'Université de Lyon 3. Ses travaux de recherche ont d'abord concerné les missions chrétiennes, auxquelles les *Études littéraires africaines* se sont elles-mêmes intéressées dans un dossier (*ELA*, n°35, 2013, épuisé, mais en ligne sur Érudit) : ces entreprises missionnaires ont en effet constitué, entre autres dimensions, une sorte de creuset, voire de laboratoire, pour produire le monde global dans lequel les littératures africaines elles-mêmes se sont fait une place au soleil. Nous avons rendu compte (*ELA*, n°27 et n°36) des travaux ultérieurs de Philippe Delisle à propos du discours colonial et catholique dans la bande dessinée franco-belge, toutes publications qui sont désormais regroupées dans la collection « Esprit BD » chez l'éditeur Karthala ; ainsi, *Bande dessinée franco-belge et imaginaire colonial* (2008) a connu en 2016 une réédition pour figurer, sous une couverture légèrement modifiée, dans cette série désormais labellisée.

Le recueil d'études *Bandes dessinées et religions*, également sorti de presse ces derniers mois, pose plus directement la question des relations entre le discours et l'institution religieuse, d'une part, et la

bande dessinée, d'autre part. Rappelons que cette interrogation a une double origine.

La première est le fait historique de l'investissement direct (par des auteurs ou des éditeurs appartenant à une institution confessionnelle, qui visent à éduquer la jeunesse et à lui transmettre des valeurs spécifiques via un média supposé intéresser celle-ci) ou indirect (par des auteurs ou des éditeurs qui, du fait de leur convictions personnelles ou de leur imprégnation par une culture religieuse donnée, transmettent plus ou moins délibérément leurs références morales ou spirituelles) du médium par la référence religieuse. La seconde origine est dans l'autonomie relative de la BD, et dans son autonomisation progressive en raison de la sécularisation du marché, celle-ci entraînant à son tour celle des instances de production ; il faut y ajouter l'existence, depuis les années 1970, d'une « veine anticléricale, voire même antichrétienne » (p. 7). En somme, deux questions à la fois sémiologiques et historiques : d'abord, « quelles solutions adoptent les auteurs pour faire entrer le spirituel dans la logique des *strips* et des planches ? », en tenant compte de l'incompatibilité relative entre un genre essentiellement narratif, donc en mouvement, et la stase méditative qu'on associe à toute spiritualité ; ensuite, « comment une "nouvelle BD", plus adulte et plus irrévérencieuse, renouvelle-t-elle le traitement des sujets religieux ? » (prière d'insérer).

L'ouvrage est organisé en deux grandes parties. L'une est dévolue au « lien ancien » entre « BD franco-belge et christianisme ». On s'y intéresse tour à tour à l'utilisation du média « au service de la Croisade eucharistique en Belgique » dans les années qui précédèrent la Seconde Guerre mondiale et au thème de la « bonne mort » dans la production belge des années 1930-1950 ; ensuite, et concernant cette fois davantage la France, les analyses portent sur la représentation plus ou moins « discrète » de la Vierge Marie et sur le traitement problématique de la Révolution de 1789, avant d'étudier la manière dont la BD a été utilisée pour raconter l'histoire du protestantisme. Si la première de ces études s'intéressait déjà beaucoup à Jijé, une autre revient sur cet auteur pour analyser la manière dont il s'est prêté au genre du « western missionnaire » en adaptant en BD une geste romanesque évoquant un missionnaire au Canada

La seconde partie nous fait sortir du monde franco-belge, pour nous faire voyager successivement aux États-Unis, au Japon, en Turquie et dans le monde arabe, enfin en Israël. Autant d'études passionnantes, notamment parce qu'elles montrent la modernité contemporaine du média iconotextuel, de son marché et de ses

lecteurs, dans des sociétés qui, en même temps qu'elles évoluent au rythme de la mondialisation des cultures urbaines, ont à faire à de plus ou moins fortes structures religieuses, qui entretiennent avec l'image des relations de méfiance, voire d'interdiction, ou même de violence iconoclaste.

Dans cette seconde partie, nous recommanderons aux lecteurs africanistes l'étude des albums consacrés par le Congolais Serge Diantantu à la biographie en trois volumes de Simon Kimbangu, et donc à la prédication kimbanguiste. Serge Diantantu vit en France où il a édité lui-même certains de ses albums, et son œuvre aurait donc pu être traitée dans la première partie, ce que justifierait aussi une raison plus sémiologique, à savoir l'adoption de la ligne claire, mais peu importe sans doute. Rappelons qu'il est par ailleurs l'auteur d'une production mémorielle d'esprit panafricaniste, notamment les trois albums publiés en Martinique (chez Caraïbe éditions), à propos de l'esclavage. L'historien Jean-Luc Vellut – qui vient d'éditer deux importants volumes de sources relatives à Kimbangu dans la collection « Fontes historiae africanae » de l'Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer – analyse ici avec une remarquable pondération les deux « réalités » auxquelles le mémorialiste est fidèle dans sa trilogie kimbanguiste : celle des sources historiques et des « témoignages empiriques, factuels », d'une part ; celle des « réalités rêvées », d'autre part, qui furent tantôt des réalités fantasmées par les acteurs européens « qui cultivèrent des amalgames entre le prophétisme et les mouvements anticoloniaux de l'époque », tantôt des réalités imaginées par le « kimbanguisme populaire », par ses cantiques « "captés" de l'Esprit » et par ses « pieuses légendes » (p. 262-263). C'est dire, bien entendu, que la narration mémorielle de Diantantu charrie un certain nombre de faits qui ne sont pas « historiques ». Cela n'empêche nullement qu'ils soient des faits à prendre en compte par l'historien, qui explique leur présence par « le souhait de consolider autour du prophétisme l'élaboration d'un roman national » (p. 263). Les deux sortes de matériaux ayant fait l'objet d'une « quasi-fusion », la tâche du critique devient une passionnante archéologie des « couches » de savoir, enquête qui comporte aussi la recherche des silences de la mémoire à propos de ce que l'historien, lui, peut (et doit) rappeler, comme la collusion, à une certaine époque, entre la hiérarchie kimbanguiste et le régime de Mobutu. Quel équilibre est à trouver entre la recherche d'une « vérité souhaitée, consolatrice » et le non moins nécessaire « dévoilement des imaginaires », c'est la question « délicate » posée par l'auteur (p. 267). Une autre conclusion, au passage, s'imposait : le

religieux n'est pas le « masque » idéologique (p. 266) derrière lequel la « vraie » réalité serait à repérer, mais il constitue parfois un des moteurs du changement historique. On peut sans doute étendre cette réflexion à d'autres aspects de la culture : ce sont là des problématiques essentielles, dont le développement commence à être davantage perceptible dans le domaine des littératures africaines.

■ Pierre HALEN

DEMART (SARAH) ET ABRASSART (GIA), DIR., *CRÉER EN POSTCOLONIE. 2010-2015. VOIX ET DISSIDENCES BELGO-CONGOLAISES*. BRUXELLES : BOZAR (PALAIS DES BEAUX-ARTS), 2016, 324 P. – ISBN 978-0-748-1649-6.

Cet ouvrage fait suite au colloque organisé en octobre 2013 à Bruxelles réunissant chercheurs et artistes sur le thème « Arts et diaspora congolaises : imaginaires et relations postcoloniales ». L'argumentaire du colloque partait du constat de l'absence de la diaspora congolaise aux festivités du cinquantenaire de l'indépendance du Congo en 2010 et s'interrogeait dès lors sur la réception de l'héritage colonial belge. Réunissant les contributions d'une cinquantaine d'auteurs, cet ouvrage est constitué de sept parties thématiques divisées en plusieurs essais académiques et en « escales » qui prennent la forme de poèmes ou de réflexions artistiques.

Dans la première partie, intitulée « Des sujets coloniaux à la condition noire », Nicole Grégoire décrit les initiatives d'échanges belgo-congolais et panafricains émanant des milieux associatif et artistique. L'essai d'Olivier Mukuna dénonce la négrophobie dont sont victimes les Afro-descendants en Belgique, tandis qu'un troisième chapitre est consacré à l'image du Père Fouettard dans le folklore belge. L'écrivain Jean Bofane et Didier de Lannoy dit Vié Ba Diamba, quant à eux, analysent *Tintin au Congo*.

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée aux « retours situés sur le cinquantenaire de l'indépendance du Congo ». Elle commence avec un très intéressant essai d'Idesbald Goddeeris et de Meia Walravens sur la Flandre et le Congo de 2010 à 2015. On relèvera l'essai consacré au projet « héritage » initié par le rappeur Pitcho Womba Konga, qui aborde l'hérédité coloniale à travers la voix de vingt-cinq artistes, ou encore le commentaire que propose Matthias de Groff autour de *Lobi (Hier/Demain),* film expérimental consacré à la commémoration de l'indépendance du Congo, dont il a partiellement assuré la réalisation. Cette partie se termine avec l'interview de la réalisatrice Monique Mbeka Phoba.